

moins longues, ou rues transversales, du sud-ouest au nord-est : mais comme la ville est entourée d'une haute muraille, la circulation de l'air est presque nulle. La brise qui souffle faiblement pendant l'été, du sud-est et de l'est-sud-est, ne se fait sentir que sur les terrasses des maisons, et les habitans, que pendant l'hiver le vent du nord empêche souvent de traverser les rues, respirent, dans la saison des grandes chaleurs, un air stagnant et embrasé.

Les étrangers qui fréquentent la Vera-Cruz ont beaucoup exagéré¹ la malpropreté des habitans. Depuis quelques temps la police a pris des mesures pour maintenir la salubrité de l'air. La Vera-Cruz est déjà moins malpropre que beaucoup de villes de l'Europe australe : mais fréquentée par des milliers d'Européens non acclimatés, placée sous un ciel brûlant, entourée de petites mares dont les émanations infectent l'air environnant, elle ne verra diminuer les suites funestes des

¹ Thorne, dans l'*American med. Repos.*, T. XXX, p. 46. *Luzuriaga, de la calentura biliosa*, T. I, p. 65 (traduction de l'ouvrage de Benjamin Rush, enrichi des observations de M. Luzuriaga).

épidémies que lorsque la police aura continué de déployer son activité pendant une longue suite d'années.

On observe, sur les côtes du Mexique, une liaison intime entre la marche des maladies et les variations de la température de l'atmosphère. A la Vera-Cruz on ne connoît que deux saisons, celle des tempêtes du nord (*los nortes*), depuis l'équinoxe de l'automne jusqu'à l'équinoxe du printemps, et celle des brises ou vents sud-est (*brizas*), qui soufflent assez régulièrement depuis mars jusqu'en septembre. Le mois de janvier est le plus froid de l'année, parce qu'il est le plus éloigné des deux époques auxquelles le soleil passe par le zénith de la Vera-Cruz¹. Le vomito ne commence généralement à sévir dans cette ville, que lorsque la température moyenne des mois atteint les 24° du thermomètre centigrade : en décembre, en janvier et en février, les chaleurs restent au-dessous de cette limite ; aussi est-il infiniment rare que la fièvre jaune ne disparoisse pas entièrement dans cette saison, où l'on

¹ Le 16 mai et le 27 juillet.

éprouve souvent un froid assez sensible. Les fortes chaleurs commencent au mois de mars, et avec elles le fléau de l'épidémie. Quoique mai soit plus chaud que septembre et octobre, c'est cependant dans ces deux derniers mois que le *vomito* fait le plus de ravages; car, dans toutes les épidémies, il faut un certain temps pour que le germe se développe dans toute son énergie, et les pluies qui durent depuis le mois de juin jusqu'au mois de septembre, influent sans doute aussi sur la production des miasmes qui se forment dans les environs de la Vera-Cruz.

C'est l'entrée et la fin de la saison des pluies que l'on redoute le plus sous les tropiques, parce qu'une trop grande humidité arrête, presque autant qu'une grande sécheresse, les progrès de la putréfaction des substances végétales et animales qui se trouvent accumulées dans les endroits marécageux. Il tombe à la Vera-Cruz, par an, plus de 1870 millimètres d'eau de pluie: dans le seul mois de juillet de l'année 1803, un observateur exact, M. de Constanzo, colonel du corps des ingénieurs, en a recueilli plus de

380 millimètres, ce qui n'est qu'un tiers de moins qu'on n'en recueille à Londres pendant une année entière. C'est dans l'évaporation de ces eaux de pluie qu'il faut chercher la cause pour laquelle le calorique n'est pas plus accumulé dans l'air, au second qu'au premier passage du soleil par le zénith de la Vera-Cruz. Les Européens qui craignent de succomber à l'épidémie du *vomito*, considèrent comme très-heureuses les années où le vent du nord souffle avec force jusqu'au mois de mars, et où il se fait déjà sentir depuis le mois de septembre. Pour constater l'influence de la température sur les progrès de la fièvre jaune, j'ai examiné avec le plus grand soin, pendant mon séjour à la Vera-Cruz, des tableaux de plus de 21,000 observations, que le capitaine du port, Don Bernardo de Orta, y a faites pendant les quatorze ans qui ont précédé celle de 1803. Les thermomètres de cet infatigable observateur ont été comparés à ceux qui m'ont servi dans le cours de mon expédition.

Je présente, dans le tableau suivant, les températures moyennes des mois, déduites des tableaux météorologiques de M. Orta:

j'ai ajouté le nombre des malades morts de la fièvre jaune en 1803, à l'hôpital de Saint-Sébastien. J'aurois désiré connoître l'état des autres hôpitaux, surtout de celui des religieux de Saint-Jean-de-Dieu (*San Juan de Dios*). Les personnes instruites qui habitent la Vera-Cruz rempliront un jour le cadre que je n'ai fait qu'ébaucher: j'ai indiqué seulement les individus dont le genre de maladie n'est pas resté douteux, à cause des fréquens vomissemens de matières noires. Comme en 1803 le concours des étrangers a été uniforme dans les différentes parties de l'année, le nombre des malades désigne assez bien les progrès de l'épidémie du vomito. Le même tableau présente les variations des climats de Mexico et de Paris¹,

¹ La température moyenne de Mexico se fonde sur les observations de M. Alzate. (*Observaciones meteorológicas de los últimos nueve meses del año 1769, Mexico, 1770.*) Comme des observations faites dans l'enceinte de la ville de Paris indiquent une température un peu plus élevée que celle qui correspond à la latitude de 48° 50', on a préféré les nombres qui résultent du *calendrier de Montmorency*, calculé par M. Cotte pour les années 1765-1808. (*Journal de Physique*, 1809, p. 382.)

dont la température moyenne contraste singulièrement avec celle des côtes orientales de la Nouvelle-Espagne. A Rome, à Naples, à Cadix, à Séville et à Malaga, la chaleur moyenne du mois d'août dépasse 24°, et diffère par conséquent très-peu de la chaleur de la Vera-Cruz.

Tableau météorologique et nosographique de la Vera-Cruz
(lat. 19° 11' 52") thermomètre centigrade

DIVISION de L'ANNÉE.	TEMPÉRATURE moyenne à la Vera-Cruz.	PROGRÈS DU VOMITO. (État de l'hôpital de St.-Sebastien.)		REMARQUES.	TEMPÉRATURE MOYENNE		
		Entrés.	Morts.		à Mexico.	à Paris.	
Vents du nord.	Janvier..	21°,7	7	1	A la Guayra, à Cumana, sur le parallèle de la Vera-Cruz aux îles Antilles orientales, et partout où le vent du nord ne souffle pas, la température moyenne du mois de janvier n'est jamais au-dessous de 25°.		1°,2
	Février..	22°,6	6	2		4°,3	
	Mars....	23°,3	19	5		8°,0	
Vents du sud. Bise, température moyenne au-dessus de 24°. Saison du vomito.	Avril ...	25°,7	20	4	Quelquefois le vent du nord souffle encore	18°,6	10°,5
	Mai....	27°,6	75	11	Premier passage du soleil par le zénith de la Vera-Cruz.	18°,8	14°,1
	Juin....	27°,5	49	6	Commencement de la saison des pluies.	16°,9	18°,0
	Juillet..	27°,5	51	11	Second passage du soleil par le zénith de la Vera-Cruz.	17°,0	19°,4
	Août....	27°,6	94	16	Température moyenne du mois d'août, à Rome, de 26°; à Upsal, de 15°,6	17°,0	20°,2
	Septemb.	27°,4	68	8	Fin de la saison des pluies.	15°,8	16°,4
	Octobre..	26°,2	29	5	Quelquefois le vent du nord commence déjà à alterner avec la brise.	16°,4	12°,0
	Vents du nord.	Novemb.	24°,0	9	2	Ces deux mois sont si secs, qu'en 1805 la quantité d'eau de pluie ne s'élevait pas à 14 millimètres, tandis que le 18 août et le 15 septembre il en étoit tombé en vingt-quatre heures plus de 70 millimètres.	14°,4
Décemb..		21°,1	5	0	15°,7		3°,8
La température moyenne de la Vera-Cruz est de 25°,4; celle de Mexico, de 17°; celle de Paris, de 11°,5.							

J'aurois ajouté à ce tableau la marche du thermomètre à Philadelphie, et le nombre des individus qui y sont morts de la fièvre jaune dans chaque mois, si j'avois pu me procurer des observations propres à donner la température moyenne des différens mois de l'année 1803. Dans les climats tempérés, les résultats tirés des plus grandes et des plus petites élévations que le thermomètre a atteints à de certaines époques, ne nous apprennent rien sur les températures moyennes. Cette observation très-simple et très-ancienne paroît avoir échappé au grand nombre des médecins qui ont agité le problème, si les dernières épidémies d'Espagne ont été causées par des chaleurs que l'on pourroit regarder comme extraordinaires dans l'Europe australe. On a affirmé dans beaucoup d'ouvrages, que l'année 1790 avoit été de deux degrés plus chaude que les années 1799 et 1800, parce que, dans ces deux dernières années, le thermomètre n'étoit monté à Cadix que jusqu'à 28° et 50°,5, tandis qu'en 1790 il s'étoit élevé jusqu'à 52°. Les belles observations météorologiques du chevalier Chacon, publiées par M. Arejula, pourront jeter le plus grand

jour sur cette matière importante, si on se donne la peine d'en déduire les moyennes des mois. La médecine ne trouvera du secours dans la physique qu'autant qu'on adoptera des méthodes exactes pour examiner les influences de la chaleur, de l'humidité et de la tension électrique de l'air, sur le progrès des maladies.

Nous venons de tracer la marche que suit généralement la fièvre jaune à la Vera-Cruz : nous avons vu, qu'année commune, l'épidémie cesse de sévir lorsque, à l'entrée des tempêtes du nord, la température moyenne du mois s'abaisse au-dessous de 24° . Les phénomènes de la vie sont sans doute assujétis à des lois immuables ; mais nous connoissons si peu l'ensemble des conditions sous lesquelles le désordre s'introduit dans les fonctions des organes, que les phénomènes pathologiques nous paroissent offrir, dans leur succession,

¹ Le sentiment de la chaleur et l'influence de la température sur les organes dépendant du degré d'*excitation habituelle*, le même air que l'on désigne à la Vera-Cruz comme froid, pourroit encore, sous la zone tempérée, favoriser le développement d'une épidémie.

les irrégularités les plus bizarres. Lorsque, à la Vera-Cruz, le *vomito* débute pendant l'été avec beaucoup de violence, on le voit régner pendant tout l'hiver : l'abaissement de température diminue alors le mal, mais il ne parvient pas à l'éteindre entièrement. L'année 1803, dans laquelle la mortalité fut assez petite, présente un exemple frappant de ce genre. On voit, par le tableau que nous avons donné plus haut, que chaque mois il y eut quelques individus attaqués du *vomito* ; mais aussi, pendant l'hiver de 1803, la Vera-Cruz se ressentit encore de l'épidémie qui, l'été précédent, avoit sévi avec une force extraordinaire. Le *vomito* n'ayant pas été très-fréquent pendant l'été de 1803, la maladie cessa entièrement au commencement de l'année 1804. Lorsque, dans les derniers jours du mois de février, nous descendîmes, M. Bonpland et moi, de Xalapa à la Vera-Cruz, la ville ne renfermoit aucun malade de fièvre jaune ; et peu de jours après, dans une saison où le vent du nord souffloit encore impétueusement, et où le thermomètre ne s'élevoit pas à 19° , M. Commoto nous conduisit à l'hôpital de Saint-Sébastien, au lit

d'un mourant : c'étoit un muletier , métis mexicain très-basané, qui venoit du plateau de Perote , et qui avoit été attaqué du *vomito* en traversant la plaine qui sépare la Antigua de la Vera-Cruz.

Ces cas, où la maladie est sporadique en hiver, sont heureusement très-rares, et une véritable épidémie ne se développe à la Vera-Cruz que lorsque les chaleurs de l'été commencent à se faire sentir, et que le thermomètre s'élève fréquemment au-dessus de 24°. La même marche de la fièvre jaune s'observe aux États-Unis : à la vérité, M. Carey ¹ a observé que les semaines où la température a été le plus élevée à Philadelphie, n'ont pas toujours été celles où la mortalité a été la plus forte ; mais cette observation prouve seulement que les effets de la température et de l'humidité de l'atmosphère sur la production des miasmes et sur l'état d'irritabilité des organes, ne sont pas toujours instantanés. Je suis loin de regarder une chaleur extrême comme la seule et véri-

¹ Carey, *Description of the malignant fever of Philadelphia*, 1794, p. 38.

table cause du *vomito* ; mais comment nier qu'il existe, dans les endroits où le mal est endémique, une liaison intime entre l'état de l'atmosphère et la marche de l'épidémie ?

Il est incontestable que le *vomito* n'est pas contagieux à la Vera-Cruz. Dans la plupart des pays, le peuple regarde comme contagieuses des maladies qui n'ont point ce caractère ; mais au Mexique, aucune opinion populaire n'interdit à l'étranger non acclimaté l'approche du lit des malades atteints du *vomito*. On ne cite aucun fait qui rende probable que le contact immédiat, ou l'haleine du mourant, soit dangereux pour les personnes non acclimatées qui soignent le malade. Sur le continent de l'Amérique équinoxiale, la fièvre jaune n'est pas plus contagieuse que ne le sont les fièvres intermittentes en Europe.

D'après les renseignemens que j'ai pu prendre pendant un long séjour en Amérique, et d'après les observations de MM. Mackitrick, Walker, Rush, Valentin, Miller, et de presque tous les médecins qui ont pratiqué à la fois aux îles Antilles et aux États-Unis, j'incline à croire que cette maladie n'est con-

tagieuse par sa nature, ni sous la zone tempérée¹, ni dans les régions équinoxiales du nouveau continent : je dis par sa nature, car il n'est pas contraire à l'analogie que présentent d'autres phénomènes pathologiques, qu'une maladie qui n'est pas essentiellement contagieuse, puisse, sous une certaine influence du climat et des saisons, par l'accumulation des malades et par leur disposition individuelle, prendre un caractère contagieux. Il paroît que ces exceptions, infiniment rares sous la zone torride², s'offrent plus particulièrement sous la zone tempérée. En Espagne, où, en 1800, plus de 47,000, en 1804, plus de 64,000 individus ont péri victimes de la fièvre jaune, « cette maladie « a été contagieuse, mais seulement dans « les lieux où elle exerçoit ses ravages ; « car il a été prouvé par des faits nombreux, observés surtout à Malaga, à Ali-

¹ Voyez deux excellens Mémoires de M. *Stubbins Firth*, de New-Jersey, et de M. *Edward Miller*, de New-Yorck, sur le caractère non contagieux de la fièvre jaune des États-Unis.

² *Fiedler*, über das gelbe Fieber nach eigenen Beobachtungen, p. 137. *Pugnet*, p. 393.

« cante¹ et à Carthagène, que des personnes
« affectées n'avoient pas communiqué la ma-
« ladie dans les villages où elles s'étoient
« retirées, quoique le climat y fût le même
« que celui des villes contagiées. » Cette
opinion est le résultat des observations faites
par la commission éclairée² que le gouver-
nement françois a envoyée en Espagne en 1805,
pour y étudier le développement de l'épi-
démie.

En fixant successivement les yeux sur les
régions équinoxiales de l'Amérique, sur les
États-Unis, et sur les parties de l'Europe où
la fièvre jaune a exercé ses ravages, on voit

¹ *Bally*, Opinion sur la contagion de la fièvre
jaune, 1810, p. 40.

² MM. Dumeril, Bally et Nysten. Il n'est d'ailleurs
aucunement constaté que la fièvre jaune ait été intro-
duite en Espagne par *la polacra* le Jupiter, expédiée
de la Vera-Cruz, ou par la corvette le Dauphin,
construite à Baltimore, sur laquelle étoient embarqués
l'intendant de la Havane Don Pablo Valiente et le
médecin Don Josef Caro. (*Arejula*, p. 251.) Trois
médecins distingués de Cadix, MM. Ammeller, Delon
et Gonzales, croient que la fièvre jaune s'est déve-
loppée spontanément en Espagne même : une maladie
peut être contagieuse sans être importée.

que, malgré l'égalité de température qui règne pendant plusieurs mois de l'été sous ces zones très-éloignées les unes des autres, la maladie se présente sous un aspect différent. Entre les tropiques, son caractère non contagieux est presque universellement reconnu. Aux États-Unis, ce caractère est déjà vivement contesté par la faculté de médecine de l'université de Philadelphie, de même que par MM. Wistar, Blane, Cathral, et d'autres médecins distingués. Enfin, en avançant au nord-est, en Espagne, nous trouvons la fièvre jaune indubitablement contagieuse; comme le prouvent les exemples des personnes qui s'en sont préservées par l'isolement, quoiqu'elles fussent au milieu du foyer du mal.

Près de la Vera-Cruz, la ferme de l'*Encero*, que j'ai trouvée élevée de 928 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, est la limite supérieure du vomito. Nous avons déjà observé plus haut, que c'est jusque-là seulement que descendent les chênes mexicains, qui ne peuvent plus végéter dans une chaleur propre à développer le germe de la fièvre jaune. Les individus nés et élevés à la Vera-Cruz ne

sont pas sujets à cette maladie : il en est de même des habitans de la Havane qui ne quittent pas leur patrie; mais il arrive que des négocians qui sont nés à l'île de Cuba, et qui l'habitent depuis un grand nombre d'années, sont attaqués du vomito prieto, lorsque leurs affaires les obligent à visiter le port de la Vera-Cruz pendant les mois d'août et de septembre, où l'épidémie sévit avec le plus de force. On a vu de même des Espagnols-Américains, natifs de la Vera-Cruz, périr victimes du vomito à la Havane, à la Jamaïque ou aux États-Unis. Ces faits sont sans doute très-remarquables, si on les considère sous le rapport des modifications que présente l'irritabilité des organes. Malgré la grande analogie qu'a le climat de la Vera-Cruz avec celui de l'île de Cuba, l'habitant de la côte mexicaine, insensible aux miasmes que renferme l'air de son pays natal, succombe aux causes excitantes et pathogéniques qui agissent sur lui à la Jamaïque ou à la Havane. Il est probable que, sous le même parallèle, les émanations gazeuses qui produisent les mêmes maladies, sont presque identiques; cependant une légère différence

suffit pour jeter le désordre dans les fonctions vitales, et pour déterminer cette suite particulière de phénomènes qui caractérisent la fièvre jaune. C'est ainsi, comme je l'ai fait voir par une longue série d'expériences¹, dans lesquelles l'excitation galvanique sert à mesurer l'état d'irritabilité des organes, que les agens chimiques excitent les nerfs, non-seulement par les qualités qui leur sont propres, mais aussi par l'ordre dans lequel on les applique les uns après les autres. Sous la zone torride, où la pression barométrique et la température de l'air sont presque les mêmes pendant toute l'année, et où les marées électriques, la direction du vent et toutes les autres variations météorologiques se succèdent avec une immuable uniformité, les organes de l'homme habitué dès sa naissance dans le climat natal aux mêmes impressions, deviennent sensibles aux moindres changemens de l'atmosphère environnante. C'est par cette sensibilité extrême

¹ *Expériences sur l'irritation de la fibre musculaire et nerveuse* (en allemand), T. II, p. 147. Le second volume de cet ouvrage, qui a paru après mon départ d'Europe, n'a pas été traduit en français.

que l'habitant de la Havane, transporté à la Vera-Cruz pendant que le vomito y fait les ravages les plus cruels, y court quelquefois la chance des personnes non acclimatées¹ : je dis quelquefois, car en général les exemples que des colons nés aux Antilles soient atteints de la fièvre jaune à la Vera-Cruz, aux États-Unis ou à Cadix, sont aussi rares que les exemples de Nègres² qui succombent à cette maladie.

C'est, d'ailleurs, un phénomène bien frappant, que, dans des régions équinoxiales, à la Vera-Cruz, à la Havane, et à Portocabello, les indigènes n'ont pas à craindre le fléau de la fièvre jaune, tandis que, dans la zone tempérée, aux États-Unis et en Espagne, les indigènes y sont aussi exposés que les étrangers. Ne faut-il pas chercher la cause de cette différence dans l'uniformité des impressions qu'éprouvent les organes de

¹ M. Pugnet (*sur les fièvres de mauvais caractère*, p. 346) a fait la même observation sur les natifs de Sainte-Lucie qui visitent les îles voisines.

² *Luzuriaga*, T. I, p. 133. MM. Blane et Carey citent quinze Nègres et Nègresses morts de la fièvre jaune à l'île de la Barbade et à Philadelphie.

L'habitant des tropiques, environné d'une atmosphère qui ne varie que très-peu dans sa température et dans sa tension électrique? Peut-être aussi le mélange des émanations putrides est-il toujours le même sur un sol constamment échauffé par les rayons du soleil et couvert de débris organiques. L'habitant de Philadelphie voit succéder un hiver semblable à celui de la Prusse, à un été dont les chaleurs égalent celles de Naples; et malgré l'extrême *flexibilité* que l'on observe dans l'organisation des peuples du nord, il ne parvient pas, pour ainsi dire, à s'acclimater dans le pays natal.

Les blancs et les métis qui habitent le plateau intérieur du Mexique, dont la température moyenne est de 16° ou 17°, et où le thermomètre baisse quelquefois jusqu'au-dessous du point de la congélation, contractent plus facilement le *vomito* lorsqu'ils descendent de l'Encero au Plan del Rio et de là à la Antigua et au port de la Vera-Cruz, que les Européens ou les habitans des États-Unis qui arrivent par mer. Ces derniers, en passant par degrés aux latitudes australes, se préparent peu à peu aux grandes chaleurs

qu'ils éprouvent à leur atterrage : les Espagnols - Mexicains, au contraire, changent brusquement de climat, lorsque, dans l'espace de quelques heures, ils se transportent de la région tempérée à la zone torride. La mortalité est surtout très-grande parmi deux classes d'hommes très-différentes dans leurs habitudes et dans leur manière de vivre; savoir : les muletiers (*arrieros*), qui sont exposés à des fatigues extraordinaires en descendant avec leurs bêtes de somme par des chemins tortueux semblables à ceux du Saint-Gothard, et les soldats de recrue destinés à compléter la garnison de la Vera-Cruz.

On a prodigué, dans ces derniers temps, tous les soins imaginables à ces malheureux jeunes gens nés sur le plateau mexicain, à Guanaxuato, à Toluca ou à Puebla, sans avoir réussi à les préserver de l'influence des miasmes délétères de la côte : on les a laissés pendant plusieurs semaines à Xalapa, pour les acclimater peu à peu à une température plus élevée; on les a fait descendre à cheval et la nuit à la Vera-Cruz, afin qu'ils ne fussent point exposés au soleil en traversant les plaines

arides de la Antigua ; on les a logés à la Vera-Cruz, dans des appartemens bien aérés ; mais jamais on n'a observé qu'ils fussent atteints de la fièvre jaune avec moins de rapidité et de violence que les militaires pour lesquels on n'avait pas pris ces précautions. Il y a peu d'années que, par une réunion de circonstances extraordinaires, sur trois cents soldats mexicains, tous de l'âge de dix-huit à vingt-cinq ans, on en a vu périr en trois mois deux cent soixante-douze : aussi, à mon départ du Mexique, le gouvernement comptoit-il enfin exécuter le projet de confier la défense de la ville et du château de San Juan d'Ulua à des compagnies de Nègres et d'hommes de couleur acclimatés.

Dans la saison où le *vomito* sévit avec beaucoup de violence, le plus court séjour à la Vera-Cruz, ou dans l'atmosphère qui entoure la ville, suffit pour faire contracter le mal aux personnes non acclimatées. Des habitans de la ville de Mexico, qui se proposent de faire le voyage d'Europe, et qui craignent l'insalubrité des côtes, séjournent ordinairement à Xalapa, jusqu'au moment du départ de leur vaisseau : ils se mettent en route pendant

la fraîcheur de la nuit, et traversent la Vera-Cruz en litière, pour s'embarquer dans la chaloupe qui les attend au môle : ces précautions sont quelquefois inutiles, et il arrive que ces mêmes personnes sont les seuls passagers qui succombent au *vomito* pendant les premiers jours de la traversée. On pourroit admettre que, dans ce cas, la maladie a été contractée à bord du vaisseau qui a séjourné dans le port de la Vera-Cruz, et qui renferme des miasmes délétères ; mais la célérité de l'infection est plus incontestablement prouvée par les exemples fréquens d'Européens aisés, morts du *vomito*, quoiqu'en arrivant au môle de la Vera-Cruz ils eussent trouvé des litières préparées pour entreprendre de suite le voyage de Perote. Ces faits paroissent, au premier abord, parler en faveur du système d'après lequel on regarde la fièvre jaune comme contagieuse sous toutes les zones. Mais comment concevoir qu'une maladie se communique à de grandes distances¹, tandis qu'à la Vera-Cruz elle n'est décidément pas contagieuse par contact immédiat² ? N'est-il

¹ *Contagium per intimum contactum.*

² *Contagium in distans.*